

rouge coagulée, causent une souffrance.

Ahmar emmène les chevaux, lui s'enferme dans une chambre blanche et s'abat sur le sol où tout le jour il va essayer de dormir. Dormir!... alors que le temps presse, que le drame continue là-bas. A chaque coup de vent la porte saute. Un peu de sable fuse par le seuil disjoint et chaque fois met dans l'ombre le reflet d'un éclair. Dormir!... Il ne le peut. Même il ne peut rester en place.

Il faut qu'il marche, secoue le corps, dompte l'âme angoissée s'il ne veut pas succomber sous le lent énervement de la fièvre qui l'a saisi.

VIII

...Une dune plus haute... C'est là!

De l'autre côté, dans le fond, il y a une étendue claire, un grand lac endormi reflétant toute cette blancheur de là-haut. Au bout de la dune voici le poste et son mur d'enceinte où la grande porte close met une tache noire. Au-dessus montent ses deux étages pleins de fenêtres, de nombreuses fenêtres où, sur les vitres, miroite cet éclat du ciel.

Et ces reflets pâles mettent dans la demeure silencieuse subitement dressée dans les sables comme des regards de grands yeux blancs, aveugles, qui appellent dans la nuit.

Tout ceci, Pierre l'aperçoit très vite.

Il s'est dressé sur les étriers, a regardé vers Ahmar et, s'étant compris, d'un seul élan ils ont lancé les chevaux. A toute vitesse, dans un galop désordonné, ils grimpent la dune, volent vers ce point noir, cette trouée sombre du mur d'enceinte. Pendant le voyage, il avait élaboré un plan d'approche très judicieux, très sage, à cause des Joyeux qui pourraient bien les tirer au vol, mais il n'a pu se contenir. Les chevaux peuvent donner ce dernier effort. Et puis, sûrement quelqu'un veille derrière ces fenêtres... On a dû les apercevoir... La porte va s'ouvrir!...

La porte ne s'ouvre pas.

Ils frappent, appellent. Nulle réponse.

Pourtant, il y a là des hommes... six, en comptant le caporal et le tringlot!... La grande nuit lumineuse, ardente, qui les enveloppe, semble murer cette petite demeure en un mystère grave, poignant. Il y a là de la détresse en l'air.

Ahmar a rangé le cheval près du mur, et monté sur la selle, il atteint une embrasure de créneau.

—Vite!... murmura Pierre. Que vois-tu?

—Rien... rien... Ah! si, en voilà un, en face,... Il a la figure tournée vers nous, mais il ne bouge pas.

Pierre s'est hissé à son tour. Le soldat est assis sur le seuil de la porte d'entrée du poste. Il a les coudes aux genoux et ses mains soutiennent sa tête, une tête pâle, sans vie, où deux grands yeux noirs étincellent, hypnotisés sur ce portail où l'on a frappé, mais qu'il ne veut pas ouvrir. Pierre se nomma, cria haut. Il ne bougeait pas. Tout à coup, un autre apparut dans l'ombre, derrière lui. C'était le chef de poste, un nommé Dubois, petit être pâle, très maigre, à peine vêtu, chaussé d'espadrilles.

Maintenant il se tenait devant Pierre, les bras ballants, ému, prêt à pleurer, bégayant:

—Mon lieutenant!... ah! mon lieutenant... Vous... vous êtes venu!...

Tout de suite pour faire cesser cette angoisse qui le tenait, Pierre demanda:

—Pas de malheur? Tous vivants?

—Oui, tous...

Voyant la grande porte ouverte, l'autre s'était dressé la face convulsée, et, sans rien dire, derrière eux avait bondi. Avec une vigueur qu'on n'eût pas soupçonnée, il mania seul les lourds battants, les rabattit et remit toutes les barres. Après quoi, il s'en revint s'asseoir comme avant, à côté de Pierre, reprendre sa faction. Il s'y tassa, crispé, la poitrine secouée de longs frissons qui lui remontaient les épaules tout à coup, et par moment il geignait, poussait un soupir, une plainte d'enfant mal-

heureux qui ne peut plus pleurer.

Pierre lui mit la main sur l'épaule.

—Eh bien, Lorrain, nous voilà!...

Nous voilà, mon ami.

Il répétait les mêmes mots, accentuait, se baissant pour le regarder bien en face, faire dévier le regard de ces yeux qui s'obstinaient en quelque vision d'épouvante dressée là, derrière cette porte qu'il surveillait. Un moment, l'homme le regarda, exhala un soupir, et puis sa tête retomba en ses mains, immobile comme avant. De temps en temps un frisson passait, un sanglot que suivait une plainte longue, cette plainte d'enfant qui avait tant ému Pierre et qu'il ne pouvait faire cesser.

—Voyez-vous, mon lieutenant, faut le laisser... Ça reviendra avec le temps... Venez, voulez-vous?... Je vais vous conter ça, là-haut.

Un jour, deux Joyeux s'étaient présentés au poste, harassés, la mine défaite, les yeux rouges, brûlés par le soleil et le sable. C'était vers la fin de la journée. On voyait qu'ils avaient marché longtemps malgré le sirocco violent qui s'était levé avec le jour. Ils avaient un bâton à la main, de grands "djerids" noirs de Tuggurth. Leurs pieds, nus dans leurs chaussures brûlées, durcies, envahies par les sables, saignaient misérablement. Ils n'avaient rien avec eux, rien que leurs armes, le ceinturon lâche, accroché sur la capote ouverte, le fusil en travers du dos.

Ils déclarèrent qu'ils remontaient de Tuggurth vers Biskra avec un convoi dont ils avaient perdu les traces à partir de M'raïer. N'en pouvant plus, ils demandaient seulement qu'on voulût bien leur donner un peu d'eau et les laisser dormir. Ils repartiraient le lendemain.

Le caporal avait bien quelque méfiance. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces gars-là. Son expérience, des choses du Sud le lui avait prouvé maintes fois. Mais c'était un véritable événement que cette arrivée dans leur pauvre vie enclose. Aussi, peu à peu, tous les hommes étaient descendus pour les voir et, tout de suite, ils avaient eu pitié de